

**LES CARTOGRAPHES FRANÇAIS**  
**et la DENOMINATION de la**  
**"MER DU JAPON" (MER DE L'EST)**  
**aux XVIIe et XVIIIe siècles**

par Philippe PELLETIER  
Professeur de Géographie  
Université Lumière Lyon-2  
ppelleti@univ-lyon2.fr

*“ En général, toute cette partie du Globe [= Nord et Nord-Est du Japon] est si peu connue, que ce seroit rendre un important service à la géographie et vraisemblablement au commerce, si l'on pouvoit en procurer une connoissance exacte aux Européens ”.*

Instructions données par Louis XVI à La Pérouse en 1785  
("Projet, instructions, mémoires...")

Au cours des XVIIe et XVIIIe siècle, la cartographie européenne a utilisé de multiples noms différents pour désigner ce qu'on entend de nos jours par "mer du Japon" (ou "mer de l'Est" pour les Coréens). Dans cette pléthore toponymique, ce sont probablement les cartographes français qui se sont distingués. Pourquoi eux ? Et comment ?

Compte tenu du contexte de la réflexion actuelle sur la dénomination des mers et, singulièrement, sur celle de ladite "mer du Japon", il est nécessaire de répondre à cette question pour cinq raisons :

- Après le relatif déclin de la cartographie flamande (dite un peu abusivement "hollandaise"), l'école française de cartographie domine l'Europe de la moitié du XVIIe siècle jusqu'au début du XIXe siècle, donnant le "la" des techniques et des connaissances en géographie.
- Sa suprématie s'explique en partie par la volonté du royaume français, depuis Colbert à Louis XVI en passant par Louis XIV et Louis XV, de s'affirmer comme puissance maritime mondiale, en concurrence avec la Hollande puis avec l'Angleterre, avec, notamment, la création de la "Compagnie de l'Orient" en 1643. Outre l'Amérique du Nord et le Canada, les dirigeants français portent leur prédilection vers l'Asie orientale : le Siam (qui fera la mode sous Louis XIV), la Chine et, moindrement le Japon (Broc 1975 ; Pelletier M., 1997, 1998).

On peut distinguer deux grandes périodes à ce propos. Comme le rappellent les historiens Donald Lach et Edwin Van Kley : *“ The story of the dissemination in France of knowledge about the East neatly into two distinct periods : the first two generations (1600-60) and the remaining two-score years (1660-1700) of the century. (...) The seventeenth-century French writings about Asia were distinguished by their*

*paucity in the first half of the century and by their abundance and richness in the age of Louis XIV*” (Lach & Kley, 1993, p. 433).

- En Asie orientale, la présence française s'exprime à travers les jésuites français ou francophones installés auprès de la cour chinoise de Pékin, des années à 1680 à la suppression de la Compagnie de Jésus en 1762. Ces "sino-jésuites" accomplissent un énorme travail de cartographie scientifique couvrant l'Asie orientale (explorations, relevés astronomiques, cartographie...).

- La présence française se traduit également par une implication des cartographes français auprès de la cour russe (qui s'exprime en français), y compris dans le cadre des explorations faites en direction de la Sibérie extrême-orientale.

- C'est à l'issue de l'expédition du français Lapérouse (1787) et des découvertes alors effectuées, que la dénomination de l'espace maritime de l'Asie du Nord-Est va se fixer et se stabiliser au sein de la cartographie européenne puis mondiale, en faisant adopter internationalement l'expression de "mer du Japon".

La priorité donnée ici à l'étude des toponymes maritimes s'ajoute à celle qui, utilisée jusque là, privilégiait les contours et les toponymes terrestres, et qui élaborait des "types" ou des "modèles" comme dans le cas de l'archipel japonais <sup>(1)</sup>. Or l'analyse révèle qu'il n'y a pas forcément de convergence entre forme topographique et nomenclature, et que les combinaisons des deux sont particulièrement nombreuses. Les sources réciproques d'influence sont donc difficiles à déterminer.

L'approche adoptée reste dans le cadre de la problématique déjà exposée qui considère le toponyme comme le résultat croisé de multiples facteurs, à plusieurs échelles, incluant plusieurs acteurs - des habitants locaux, des populations vernaculaires jusqu'aux dirigeants des empires en passant par les marchands, les prosélytes religieux, les explorateurs, les cartographes et les géographes. En cas de région disputée, la nomenclature devient bien un enjeu géopolitique éminent. Autrement dit, pour reprendre la phrase du géographe Peter Whitfield (1996), “ *the making of the sea charts by European nations clearly depended on their ability to gather maritime information, and on their commercial need for them* ” (Whitfield 1996).

Quant au rôle de l'école française de cartographie, George Kish résume bien les choses : “ *Le dix-huitième siècle fut, somme toute, celui du triomphe de la France en ce qui concerne la mesure de la terre. Mais ce fut aussi l'époque de la primauté des cartographes français dont Guillaume Delisle et Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville sont les représentants les plus importants. Abandonnant le recours aux éléments décoratifs si populaires au dix-septième siècle, Delisle et d'Anville accomplirent ce qu'on peut appeler la réforme de la cartographie. Les cartes qu'ils publièrent sont des modèles de clarté et possèdent toute la précision que les sources d'informations de l'époque permettaient : c'est dans ces cartes que l'on trouve pour la première fois des espaces vides pour indiquer les terres inconnues...*” (Kish 1980 p. 58).

---

<sup>(1)</sup> Approche dominante dans Walter (1994) ou dans Breitfuss (1937).

## 1. Le jeu toponymique en dominos des échelles cartographiques

Jusqu'au XXe siècle, les conventions cartographiques universellement reconnues manquent encore de rigueur pour la nomenclature, notamment en ce qui concerne l'appellation des espaces maritimes, leur qualification et leur hiérarchisation. Qu'est-ce qui distingue déjà une mer d'un océan pour leur dénomination ?

Cette absence de rigueur, selon nos propres critères scientifiques contemporains, n'est pas perçue à l'époque, il faut le souligner, comme une incohérence. Comme le souligne le géographe Martin Lewis, “ *the insistence on consistent nomenclature for large geographical categories is to some extent an artifact of modernity* ” (Lewis 1999, p. 196). Tout anachronisme est donc à éviter. On peut néanmoins relativiser cette appréciation en remarquant que certains auteurs de l'époque moderne s'efforcent d'être cohérents avec eux-mêmes d'une carte à l'autre dans leur nomenclature. Le problème majeur réside en fait dans la cohérence d'un auteur à l'autre, d'une école de cartographie à une autre, d'un pays à un autre, d'un ensemble de pays à d'autres.

A mesure que l'exploration et la connaissance du monde avancent, le jeu des échelles devient de plus en plus important pour situer, définir et nommer les espaces les uns par rapport aux autres. Si l'on attribue, par exemple sur un globe terrestre ou un planisphère, l'appellation de "mer du Sud" à l'océan Pacifique comme cela se faisait couramment au XVIIIe siècle, il va sans dire qu'on ne peut plus l'utiliser pour un autre espace, à cette échelle macro tout d'abord, puis, logiquement, aux autres échelles, méso et micro. Le problème s'est ainsi posé pour "mer Orientale", que l'on trouve un peu partout sur les cartes du globe à l'issue du Moyen-Age, car il y a toujours une mer située à l'est de quelque terre. Inversement, la connaissance plus approfondie des espaces jusque là considérés comme *terrae incognitae* peut faire passer leur nouvelle appellation déterminée à l'échelle micro vers des échelles plus macro.

Ce jeu des échelles est particulièrement important en ce qui concerne l'appellation de "mer orientale" (ou d'"océan oriental") pour notre zone. En fonction de l'échelle choisie, sa signification n'est en effet pas la même, ainsi que son origine.

Avant d'examiner comment s'appellait la "mer du Japon" sur les cartes françaises de la zone, il convient donc de voir dans quel contexte cartographique global cette dénomination se situait, à quelles échelles, et d'analyser les interrelations toponymiques. Un lieu ne reçoit pas un nom en fonction de son identité locale propre mais bien aussi parce qu'il se situe au sein d'ensembles plus vastes : par eux, pour eux ou à cause d'eux.

Par "échelle macro" nous entendons ici soit le globe terrestre, soit l'ensemble de la zone Asie-Pacifique (avec, le cas échéant, l'océan Indien), par "échelle méso" la zone de l'Asie orientale stricto sensu (Chine, Japon, Corée), et par "échelle micro", tel ou tel pays de cette zone (péninsule coréenne, archipel japonais, façade chinoise...).

La "mer du Japon" est de nos jours considérée comme une mer bordière de l'océan Pacifique. Or on sait

que la dénomination de cet océan Pacifique a fait l'objet de nombreuses variations, dues non seulement à son immensité, dues non seulement à son exploration tardive par les navigateurs occidentaux ou asiatiques mais dues aussi au sens de ces explorations qui ont orienté le sens de ses appellations. Cette histoire géographique a déjà été brièvement décrite (Broc 1980 p. 54-57, Lewis 1999).

Les cartographes flamands De Jode sont révélateurs de ce jeu de dénomination par échelle à propos du Pacifique. Sur leur carte "Asia, partium orbis maxima" (1593), on trouve la trilogie "Mare Indicum" ; "golfo de Bengala" ; et "Mar Cin", cette dernière couvrant la façade de l'Asie orientale (échelle méso). Sur leur hémisphère septentrional de "Speculum Orbis Terrae" (1593), elle a disparu, laissant la place à une vaste "Mare Indicum Orientalis" (échelle macro).

Deux toponymes se disputent jusqu'au milieu du XIXe siècle l'emplacement et la dénomination de l'actuel océan Pacifique, avec des positionnements et des écritures variées, dès leur première occurrence : soit 1540, sur une carte ("Ptolémée") de Sébastien Münster, pour "Mare Pacificum", et 1553, sur la Mappemonde de Pierre Desceliers, pour la "Mer du Sud".

Le toponyme de "mer Orientale" ou d'"océan Oriental" est particulièrement ambivalent car fortement ubiquiste dans la cartographie européenne des XVIe et XVIIe siècles. Au XVIe siècle, il désigne :

- l'actuel océan Indien sur le globe de Martin Behaim (1492) ("Oceanus Indicus Orientalis") ; la mappemonde de Bertelli (1565) ("Oceano Orientale" au sud de l'équateur, "mare de India" au nord, entre autres toponymes) ; la carte principale de "L'Histoire de la navigation aux Indes Orientales par les Hollandais" (1609) ("Orientalis Oceanus") ; la carte "Asia" de Gérard Mercator (Atlas minor, 1631).
- le Pacifique occidental sur le planisphère de Cantino (1502) ("Oceanus Orientalis"), la plupart des cartes des cartes du théâtre d'Ortelius (1570) (ib.).

Plus tard "mer (ou océan) oriental", au milieu du XVIIe siècle, va s'appliquer à la mer du Japon, pour des raisons particulières qui seront examinées plus bas.

A l'échelle méso, sur l'emplacement de la façade maritime Pacifique de l'Eurasie, les choix sont particulièrement variés car la zone est encore mal connue, disputée et difficile au XVIe siècle et au début du XVIIe siècle. Le toponyme "Mar de la China" apparaît sur la mappemonde de Bertelli (1565), celui de "Mare de Mangi" sur celle de Bolognino Zaltieri (1566), l'une des dernières références au récit de Marco Polo.

Reflète de la domination des marchands et des navigateurs hollandais à cette époque, ce toponyme de "mer de Chine" est peu à peu consacré par la cartographie flamande, alors à son zénith, au cours de la première moitié du XVIIe siècle : mappemondes de Hondius/Mercator (1613), Pieter van den Keere (1611), Willem Janszoon Blaeu (1607), Jan Jansson (1636), Hendrick Doncker/De Wit (1660), Joan Blaeu (1662, 1667), H. Doncker (1663) ; par ses épigones : Philipp Eeckebrecht ("Oceanus Chinensis", 1630) ; et par d'autres : John Speed ("The Chinian ocean", 1627), Jean Guérard ("L'océan de Chine", 1634).

Les sino-jésuites ou leurs épigones vont également utiliser cette dénomination de mer de Chine pour désigner la mer située au large oriental des côtes chinoises : Sanson ("Mer de la Chine", 1652 ; "Mare del la China", 1656), Alvaro de Semedo (1586-1658) ("Chinian Ocean", 1655), Philippe Couplet (1622-1693)

("Oceanus Sinensis", 1687).

Ortelius (1570) fait de la "Mare Cin" une partie de "Oceanus Orientalis". Mercator/Hondius (1628) font de l'"Oceanus cinensis" une "Pars Maris Pacifici". Il faut remarquer que la distinction entre "mer" et "océan" n'est pas évidente à propos de ce sous-ensemble maritime chinois sur les cartes de l'époque. De même, l'espace que ce toponyme désigne est assez imprécis : au large des côtes chinoises, souvent entre les Philippines et le Japon.

La représentation de l'actuelle "mer du Japon" est encore très confuse à l'échelle méso (et a fortiori macro) au cours de cette période. Elle ne s'affine qu'à partir du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle dans la cartographie européenne, avec les cartes de Robert Dudley (1646, 1661) notamment.

Deux nomenclatures curieuses surgissent à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle à propos de l'océan Pacifique. La première concerne son appellation d'"océan occidental". La première occurrence de cette curiosité remonte, semble-t-il, à 1626 et George Humble avec "The West Ocean" placé au nord-est de l'archipel japonais <sup>(2)</sup>. On la trouve également sur des cartes de Joan Blaeu ("Asia noviter delineata", extraite de son "Atlas major", Amsterdam, 1635 et 1662) <sup>(3)</sup>. Le cartographe de la V.O.C. figure en effet "oceanus occidentalis" au nord de l'archipel japonais et, en plus petit, "oceanus chinensis" au sud de celui-ci. On retrouve cette disposition dans la carte de l'Asie faite par Nicolas-Joan Visscher (1667), ce qui est logique puisque Blaeu et Visscher ont travaillé ensemble <sup>(4)</sup>.

Comment expliquer cet usage si contraire aux tendances cartographiques, même affadies au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, qui multipliaient les références à un "océan oriental" parfois très élargi ? On peut supposer que ce point de vue part de l'Amérique d'où l'on considère que l'océan située au-delà, vers l'Eurasie, est bel et bien situé à l'Ouest. Certains découpages hémisphériques peuvent favoriser cette vision. C'est net dans le cas de la "Nouvelle description de Lamérique" [sic] faite en 1667 par Pierre Duval d'Abbeville (1618-1683), le neveu de Nicolas Sanson d'Abbeville, carte où il distingue en gros la "Mer du Sud" avec, en plus petit, la "Mer Pacifique" du côté sud et "Océan occidental" du côté nord. Cela semble être aussi une façon de dépasser la confusion toponymique attribuée au grand océan en question.

La deuxième curiosité concerne l'appellation inverse de "Eos" ("oriental" en grec) à propos de tout ou partie de l'océan Pacifique : "Oceanus Eous, Fine Orientalis" chez Jodocus Hondius (1602), à l'emplacement de la mer de Chine orientale <sup>(5)</sup>, puis "Oceanus Occidentalis" (1623) <sup>(6)</sup> ; "Mare Eoum" au même endroit sur la carte de Johann Nieuhof, 1666 ; "Oceanus Orientalis aut Eous" au large des côtes chinoises et sibériennes (type "arc océanique") chez Guillaume Sanson d'Abbeville (1667) <sup>(7)</sup>.

---

<sup>(2)</sup> "Asia with the Islands Adioyning Described, the Atire of The People, and Townes of Importance", BnF : GeD22031.

<sup>(3)</sup> "Asia noviter delineata", BnF : GeDD1169 et GeDD4796 (28).

<sup>(4)</sup> Egalement sur la carte "Asia" (N.D. ; BnF : GeDD5111) de Visscher. Egalement sur la carte "Le país d'Ezo" de Pieter van der Aa ("La galerie agreable du monde" [sic], Leiden, 1729).

<sup>(5)</sup> "Asiae Nova descriptio", BnF : GeD8033.

<sup>(6)</sup> "Asia Recens Summa Cura Delineata", BnF : GeD7969.

<sup>(7)</sup> "Asia Vetus", BnF : GeDD2687 (49).

## 2. L'approche en "arc océanique"

La "filière française" apporte dès le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle une série d'originalités à toutes les échelles, macro, méso et micro. Les géographes (cartographes, cosmographes) français prônent en effet une nouvelle approche dans la dénomination des espaces maritimes désormais mieux connus : celle des "arcs océaniques".

Elle consiste à considérer ces espaces à l'échelle planétaire, sous différentes formes et projections, non seulement celles des planisphères classiques (qui par définition offrent des visions planes, surestimant les surfaces terrestres) mais aussi celles des hémisphères vus à partir des pôles (qui survalorisent les espaces maritimes, et qui poussent à les regarder d'un autre œil, révélant au mieux leur continuité transocéanique). Bref, les appellations peuvent contourner les continents (ainsi celle de "mer magellanique" de part et d'autre du cône de l'Amérique du Sud ou celle d'"océan méridional éthiopien" de part et d'autre du sud de l'Afrique sur la Mappemonde de Nicolas Sanson, 1650).

L'approche en "arc océanique" se veut donc plus globale, panoptique, sinon plus scientifique. Initiée par Nicolas Sanson d'Abbeville (1600-1667) à partir de 1650, elle est largement reprise par les géographes français de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et du XVIII<sup>e</sup> siècle sur leurs planisphères : Vincenzo Coronelli (1687 ; cosmographe vénitien travaillant pour le roi de France) ; Nicolas De Fer (1646-1720) ("Mappemonde ou carte générale de la Terre...", 1694) ; Jean-Dominique Cassini (1625-1712) (1696) ; Frémont d'Ablencourt ("Carte des Costes de l'Asie sur l'Océan", Amsterdam, 1700) ; Francis Halma (ca 1730) ; Didier Robert de Vaugondy (1723-1786). Mais aussi Heinrich Scherer ("Oceanus orientalis" couvrant la mer d'Arabie, le golfe du Bengale, la mer de Chine méridionale, le large oriental des Philippines, sur sa carte "Asia" de 1705).

L'approche en "arc océanique" va être peu à peu concurrencée par l'approche en "bassin océanique", qui l'emportera finalement au XIX<sup>e</sup> siècle. Mettant l'accent sur la définition des zones maritimes en fonction de leur circonscription par les terres, cette deuxième approche est notamment promue par les cartographes anglais (Emmanuel Bowen, 1744 ; John Senex, 1725). Puis elle est consacrée par un autre géographe français, Philippe Buache (1744, 1758) (Lagarde 1996).

Il existe aussi une troisième approche, celle du "large des façades orientées", où les appellations dépendent de leur orientation par rapport au continent immédiat, d'où l'abandon des références aux toponymes terrestres (pays ou continent, sauf exception) et la préférence donnée aux points cardinaux, tandis que leur emplacement privilégie le large immédiat et non la très haute mer. Cette approche, qui est en réalité un mélange des conceptions de la Renaissance européenne et des conceptions chinoises traditionnelles, est initiée par Matteo Ricci dans ses célèbres planisphères (1602) et par ce qu'on peut appeler l'école sino-jésuite de cartographie basée à Pékin. Mais elle n'aura guère de répercussion dans la cartographie européenne, sur ce point là.

Déclinée aux échelles méso et macro, l'approche en "arc océanique" donne ce qui semble être au

premier abord des incongruités ou de grosses impressions. Mais raccordée à sa conception donnant priorité à l'échelle macro, on en comprend finalement la logique. Ainsi s'expliquent les appellations maritimes coupées et placées en deux temps de part et d'autre de l'archipel japonais, au nord et au sud de celui-ci. La mer du Japon et la mer Pacifique bordant le sud de Hondo ne sont alors pas tant pris en compte pour elles-mêmes que comme sous-partie d'un ensemble beaucoup plus vaste, et cohérent, un arc océanique couvrant de larges zones. Ainsi opère Nicolas Sanson d'Abbeville : avec "Mer du Japon" (échelle macro : "L'Asie", 1652), avec le toponyme "océan / oriental" (échelle micro : "Description des Isles du Japon", 1651, 1658)<sup>(8)</sup>. On retrouve la même chose sur la carte de Pierre Duval d'Abbeville (1618-1683) de 1651 avec le toponyme "océan ou / mer orientale" qui encadre les faces Nord et Sud de Honshû<sup>(9)</sup>.

Il ne s'agit donc pas d'une imprécision, au demeurant démentie par la qualité d'ensembles des informations de Sanson pour l'époque, mais bien d'un choix toponymique de principe. Mais cela n'éclaire pas la question récurrente : quel toponyme doit être mentionné ?... C'est l'époque, le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, où l'appellation de "mer Orientale" va redevenir à la mode pour les échelles macro, méso et micro, déclinée de façon encore plus variée qu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, ce qui crée une grande confusion. Elle concerne en effet au moins trois types d'espace : le large sibérien (avant l'appellation de mer d'Okhotsk par exemple) ; le large de la Chine et du Japon (au sud) ; la mer du Japon.

### 3. L'approche par "bassin océanique" et les duos de part et d'autre de Honshû

À l'échelle micro, où les contours permettent souvent de bien ou mieux circonscrire des espaces maritimes au regard d'espaces terrestres précisés, il est difficile d'appliquer efficacement l'approche en "arc océanique". L'approche par "bassin océanique" s'impose assez facilement, sinon logiquement. Mais là encore, quel toponyme choisir, et que faire pour la "mer du Japon" ? Cela dépend bien entendu de multiples paramètres. On s'en tiendra ici à la déclinaison des échelles chez les cartographes français au cours de l'époque considérée.

Nous avons vu le choix de Nicolas Sanson qui consiste, précisément, à ne pas raisonner à l'échelle micro. Mais d'autres préfèrent opérer en "duo toponymique" : un toponyme pour la mer au nord de Honshû (sur la mer du Japon), un autre au sud. La combinaison de ces duos est toutefois variable.

La carte "Royaume du Japon" (1650) du jésuite français Philippe Briet (1601-1668) mentionne "Océan Oriental" (pour la mer du Japon) et "Mer de la Chine" (au sud de Honshû)<sup>(10)</sup>. Elle est publiée dans deux ouvrages de Nicolas Sanson, les "Cartes générales de toutes les parties du monde" (Paris, 1658) puis "Les

---

<sup>(8)</sup> Reproduite dans Akioka, n° 30. Sanson mentionne dans le colophon son emprunt partiel à Cardim, Varenius et d'autres. Il était bien renseigné sur l'Asie orientale, ses sources étant Samuel Purchas, Michele Ruggieri, Martino Martini, Pierre Boym, Alvarez Semedo (des jésuites pour les quatre derniers).

<sup>(9)</sup> C'est aussi le cas de Vincenzo Coronelli, dont on a vu qu'il travaillait pour les Français (Jean-Baptiste Nolin), avec sa carte "Isola del Giappone e penisola di Corea" (1692) qui mentionne "Oceano / Orientale". Reproduite in Campbell, XIV, n° 33.

<sup>(10)</sup> "Royaume du Japon", BnF : GeDD2987 (7439). Une autre version figure dans l'ouvrage de Nicolas Sanson, "L'Asie en plusieurs cartes nouvelles et exactes" (Paris, 1652).

cartes générales de la Géographie ancienne et nouvelle" (Paris, 1676) <sup>(11)</sup>. Les toponymes terrestres proposés par Briet seront repris par d'autres cartographes (Sanson, Tavernier, Van der Aa, Manesson-Mallet...).

Cette carte de Philippe Briet est inspirée de la carte du Japon de deux autres jésuites, celle (1617) de Christopher Blancus et celle (1646) du portugais Antonio Francisco Cardim (1596-1659) <sup>(12)</sup>. Ces deux cartes sont héritières d'une filiation cartographique remontant à des sources japonaises du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle <sup>(13)</sup> (Hubbard 1994, Kitagawa 1950). Cardim ne figure toutefois aucun toponyme sur les espaces maritimes <sup>(14)</sup>. En revanche, la carte de Blancus (1617) mentionne le duo "Mare japonium" (au nord) et "Oceanus chinensis" au sud <sup>(15)</sup>. Dans sa filiation antérieure, celle de Bernardino Ginnaro (1577-1664), choisissait le duo "Oceano boreale" (au nord) et "Oceano Cinese" (au sud) (1641), et celle de Robert Dudley (1573-1639) choisira "Oceano boreale del Gappone" [sic] et "Oceano cinese" (1646) <sup>(16)</sup>.

Cela fait donc beaucoup, au cours de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, de toponymes différents (ou aucun) pour un même espace, qui est au demeurant encore imparfaitement défini du côté de la Sibérie et de Hokkaidô. Il faut signaler que l'une des premières cartes à représenter assez précisément cet espace et à lui donner un nom est le célèbre planisphère (1602) de Matteo Ricci (1552-1610) écrit en chinois et réalisé en Chine : il inscrit les caractères de "mer du Japon" sur l'emplacement de celle-ci. On ne sait pas si ce

---

<sup>(11)</sup> Reproduite dans Walter Lutz, n° 32.

<sup>(12)</sup> "Iapponiae Nova & accurata descriptio" (1612), BnF : GeDD2987 (7438)

<sup>(13)</sup> Cartes du Tôshôdaiji (ca 1557) et du Jôtokuji (ca 1590), via Tczu/Moreira (1590) et Bernardino Ginnaro (1641), trois autres jésuites. Pour Kay Kitagawa, plusieurs éléments attestent que la carte de Briet est basée sur des cartes japonaises du type Gyôgi (Kitagawa 1950, p. 112-113).

<sup>(14)</sup> Nicolas Sanson va s'appuyer sur Cardim pour sa "Description des Isles du Japon" (1651, 1658) mais il lui ajoute sa conception des toponymes maritimes ("Océan Oriental") (cf supra).

<sup>(15)</sup> La carte du Japon de Pieter van der Aa, extraite de l'"Atlas nouveau et curieux" (Leiden, 1696) choisit la combinaison exactement contraire : "Oceanus Chinensis" au nord de Honshû, "Mare Iaponia" au sud. Reproduite dans Kapitza (1990), vol. I, p. 362 et dans Campbell (1967), XV n° 37. De même celle de Vincenzo Coronelli ("Isola del Giappone e penisola di Corea", 1692) avec "Mare della China" (qui contourne le sud de la péninsule coréenne d'ouest en est) et "Mare del Giappone". Reproduite dans Campbell (1967), XIV n° 33. A noter que dans sa carte de 1729 (cf infra), Van der Aa place cette fois "Mare Chinensis" au nord-est de Honshû, et que dans sa carte de 1696, il nommait "mer orientale" l'actuelle mer du Japon. Van der Aa comme Nicolas de Fer oscillent beaucoup dans la toponymie maritime. En cela, ils sont représentatifs des tendances cartographiques de leur époque, au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>(16)</sup> Cette toponymie de "mer du Nord" pour l'actuelle mer du Japon se retrouve chez Isaak Tirion ("Mare del Noort" in "Imperio del Giappone", 1740 ; "De Noord zee van Japan" in "Nieuwe kaart van't keizerryk Japan, 1744) (reproduite, respectivement, in Campbell, XXI-58, et Walter Lutz, n° 79), ainsi que chez Jacob Keyzer et Jan de Lat ("De Noord Zee van Japan of Corease Zee" in "Kaartje van het keizer-ryck Japan", 1747) (reproduite in Walter Lutz, n° 51). La filiation d'avec Dudley (1646, 1661) semble évidente (d'autant que Dudley ajoutait aussi le toponyme "Mare di Corai" au large de la côte coréenne orientale. Ce choix se place d'un point de vue pris à partir du Japon, qui est a priori conforme à la présence des Hollandais au Japon, à Dejima, alors que les autres Européens n'y sont plus tolérés depuis 1640. Le glissement de "mer du nord du Japon" à "mer du Japon" tout court se fera assez naturellement, confortant le choix du toponyme unique "mer du Japon" déjà fait par d'autres cartographes hollandais, par exemple : Mappemonde de Pieter Schenk (1706) ; Abraham Maas, "De Japanse Zee" in "Nieuwe Kaarte van de Ootkusten van Groot Tartarië" (1727), BnF : GeB2369. On retrouve cette toponymie "mer du Nord" sur une carte chinoise de 1530. A noter que les cartes japonaises médiévales dites Gyôgi, bien que ne nommant pas les mers, indiquaient généralement les points cardinaux. Souvent, elles orientaient aussi l'archipel japonais avec le sud en haut du document, et donc le nord en bas.

planisphère, qui a beaucoup d'importance en Chine, en Corée et au Japon, qu'il a rapidement gagné, a été vu par Cardim, Ginnaro, Blancus ou Briet. De toute évidence, Briet a combiné à une échelle micro des choix toponymiques faits à l'échelle macro par Sanson (océan oriental) et les Hollandais (mer de Chine), et à l'échelle micro par les jésuites (Blancus, Cardim).

Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689) présente une trentaine d'années après Briet un cas très intéressant. Sa "Carte des Isles du Japon" (1679) propose le duo "océan oriental" et "mer du Sud", en mentionnant de surcroît "Meer de Coreer" à l'entrée orientale du détroit de Tsushima/Corée <sup>(17)</sup>.

Protestant, Tavernier est un marchand aventurier, spécialiste notamment du commerce de pierres précieuses <sup>(18)</sup>. Il se met au service aussi bien de Louis XIV, dont il reçoit le titre de baron d'Eaubonne (1669), et de la Compagnie des Indes (fondée en 1664), que de la V.O.C. hollandaise <sup>(19)</sup>. C'est à ce titre qu'il réside à Batavia. Bien qu'il ne soit jamais allé plus loin que la Chine dans ses voyages, il dispose de nombreuses informations sur l'ensemble de la zone, y compris sur le Japon. L'ensemble sera relaté dans plusieurs ouvrages qui vont connaître un beau succès, dont son "Recueil de plusieurs relations..." (Paris, 1679) qui sera édité en français, en anglais et en allemand.

La "Carte des Isles du Japon" (1679) qui figure dans cet ouvrage mentionne ses sources hollandaises. Son inscription de "*la route tant par mer que par terre que tiennent les Hollandais pour se transporter de la ville de Nangasaqui a Iedo*" [sic] est prise sur la carte (1669) d'Arnold Montanus (ca 1625-1683), un théologien protestant lié aux cartographes Hondius par relation familiale, lesquels sont très proches des employés de la V.O.C. qui leur donnent beaucoup d'information malgré la politique du secret. A noter que la carte de Tavernier considère encore la Corée comme une île ("Isle de Coray ou de Coreer"), ce qui montre la limite de ses connaissances. Elle reprend le modèle Dudley du type Blancus-Moreira, mais de façon déformée.

Avec Briet (1650) et Tavernier (1679) réapparaît donc le toponyme d'"océan oriental", mais à une place nouvelle : celle de l'actuelle mer du Japon. Ce choix sera suivi par quelques autres <sup>(20)</sup>. Mais à peu près à la même période, c'est-à-dire la fin du XVIIe siècle, on le trouve encore aussi aux endroits habituels qui figuraient sur les cartes du XVIe siècle (cf supra), ce qui ne contribue pas à simplifier les choses.

Sur sa carte de "L'Asie en quatre feuilles" (1696, échelle méso), Nicolas De Fer (1646-1720) distingue par exemple une "mer orientale partie de la grande Pacifique" au large de l'archipel japonais et un "océan

---

<sup>(17)</sup> "Carte des Isles du Japon", BnF : GeDD2987 (7445). C'est également la combinaison d'Alain Manesson-Mallett (1630-1706) dans ses "Isles du Japon" (1684).

<sup>(18)</sup> Asia in the Making of Europe, III-1, p. 416-419.

<sup>(19)</sup> Jean-Baptiste Tavernier est invité en 1684 par l'électeur de Brandebourg mais échoue son projet de monter un programme commercial germano-hollandais en Orient. A la suite de l'Edit de Fontainebleau (1685) qui révoque l'Edit de Nantes (1598), il quitte la France pour chercher des commanditaires en Scandinavie puis en Russie. Il meurt à Moscou. Sa carte du Japon (1679) est donc antérieure aux informations qu'il aurait pu recueillir en Russie.

<sup>(20)</sup> C'est le cas d'Allain Manesson-Mallett (1630-1706). Sa carte "Isles du Japon" qui figure dans "De l'Asie" (1683) reproduit le duo "Océan oriental / Mer du Sud".

oriental" au sud-est de l'archipel philippin <sup>(21)</sup>. Au passage, il abandonne l'approche en "arc océanique" qu'il avait adoptée pour sa Mappemonde (1694, échelle macro) <sup>(22)</sup>. Les emplacements de ces toponymes ne sont donc pas nouveaux. Ce n'est plus le cas d'une de ses cartes suivantes, celle qui est intitulée "La partie orientale de l'Asie" (Paris, 1703) <sup>(23)</sup>. Nicolas De Fer y apporte en effet une mention tout à fait intéressante, qui permet de préciser les sources. Le long du littoral sibérien de la mer du Japon, il écrit : “ *Mer peu ou point / connue des Européens / les Tartares l'appelle [sic] / Orientale* ”. Mais il ne donne aucun nom pour les mers. Plusieurs éléments montrent par ailleurs, notamment sa "Mappe-Monde" de 1694, qu'il détenait des informations chinoises (Fuchs 1935, p. 144).

Nicolas De Fer, géographe très prolifique (pas moins de 600 cartes !), tire ses informations de très nombreux auteurs : Samuel Purchas, Melchisédech Thévenot (ca 1620-1692) ou Nicholaas Witsen (1641-1717) (à partir de 1694 seulement ; Witsen possédait de nombreuses cartes du Japon faites par les Japonais) <sup>(24)</sup>. Il s'inspire en particulier de plusieurs jésuites comme Luis Teixeira, Ignacio Moreira (1538-1600), Ferdinand Verbiest (1623-1688) - grand continuateur à Pékin des travaux cartographiques de Ricci, ou Martino Martini (1614-1661), célèbre pour son "Novus atlas sinensis" (1655) inspiré de cartes chinoises <sup>(25)</sup>. Or, dans un texte du jésuite Antoine Thomas de 1698, on apprend comment l'empereur chinois nommait cette mer : “ (...) il [l'empereur Kangxi] parla de lever de même la Tartarie orientale depuis la frontière de Corée jusqu'à l'Eoum Mare [Mer Orientale], ensuite le rivage de la mer jusqu'à la frontière septentrionale du Japon qui n'est séparée de la Tartarie orientale que par un détroit peu large ” <sup>(26)</sup>.

Ce propos rapporté par Antoine Thomas est confirmé par d'autres textes. Le célèbre ouvrage "Description... de l'empire de Chine" publié par Jean-Baptiste Du Halde (1674-1743) en 1735 regorge, par exemple, de références qui désignent clairement la mer du Japon comme étant la "mer Orientale" ou "l'océan Oriental" <sup>(27)</sup>. Mais, simultanément, cela ne l'empêche pas de mentionner également "mer du Japon" pour le même endroit, sur une carte <sup>(28)</sup>, ou bien à propos de la Corée <sup>(29)</sup>. On retrouve, semble-t-il, ce vocabulaire, mais sans précision, dans la définition tardive de la "mer du Sud" (alias l'"océan Pacifique") que donne l'"Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences" de 1765 : “ [la mer du Sud] s'étend

<sup>(21)</sup> "L'Asie en quatre feuilles", BnF : GeDD2987B.

<sup>(22)</sup> "Mappemonde ou carte générale de la Terre" (Paris, 1694), BnF : GeDD 2987 (92).

<sup>(23)</sup> Reproduite dans Kapitza (1703), vol. 2, p. 40.

<sup>(24)</sup> Keuning 1954, p. 101.

<sup>(25)</sup> La célèbre carte du Japon de Martini "Iaponia Regnum" incluse dans cet atlas ne mentionne pas de toponyme maritime, BnF : GeDD1185 (17).

<sup>(26)</sup> Cité par Bernard (1935), p. 454.

<sup>(27)</sup> Exemples dans le 4e volume : p. 6, 9, 33, 37, 57...

<sup>(28)</sup> "Seconde feuille particulière de la Tartarie chinoise, contenant les environs de Ningouta, qui est proprement l'ancien pays des Mantchou, et l'extrémité la plus Septentrionale de la Corée", [sic] p. 64 ss.

<sup>(29)</sup> In "Histoire abrégée de la Corée", p. 431 : “ *La Corée qu'on peut appeler avec raison la Chersonèse de la Chine, puisqu'elle lui est contigue & tributaire, est une grande péninsule qui s'avance en forme de cap dans la mer Orientale entre la Chine & le Japon. La mer du Japon la baigne à l'Orient ; le Golphe de Leao tong la sépare des Provinces de Pe tche li & de Chan tong du côté de l'Occident* ” (sic).

*jusqu'au Japon et à la Chine, et que l'on y comprenne l'Océan oriental, les Philippines, etc.* " (30).

Autre nouveauté, celle des cartographes qui, s'appuyant sur les explorations de la Sibérie, proposent un autre point de vue. Ainsi, sur sa "Nova tabula imperii russici" (1687), Isbrandt Ides dispose un "Oceanus Orientalis" le long de la façade siberienne et une "Sinesee Zee" le long du littoral chinois. Sur ses cartes de 1687 et de 1699, Nicolaas Witsen va garder la disposition de cet "oceanus orientalis" ("Asia en Europa...", 1687 ; "Relation du Voyage de Evert Isbrand", 1699). Le jésuite Antoine Thomas fait de même pour ses cartes de Tartarie ("mare orientale") (1690).

#### 4. L'apport de Guillaume Delisle

Guillaume Delisle (1675-1725), le grand cartographe français qui bénéficie des nouvelles appétences géographiques de la cour royale française, reprend ces dénominations, à sa façon. Il ajoute "Mer Orientale ou Mer de Corée" pour l'actuelle mer du Japon sur sa "Carte des Indes et de la Chine" de 1705 (31). Il ne mentionne que "mer orientale" sur sa "Mappemonde" de 1700 (32), sa carte de "L'Asie" de 1708 (33) et sur son hémisphère de 1714 (34).

De son côté, Nicolas de Fer continue de jongler avec la nomenclature tout en tentant de donner le maximum d'informations puisque, sur une carte de 1713 (échelle macro), il mentionne "Mer Orientale de la Chine et Septentrionale du Japon" (35). Ce faisant, il présente à la fois les points de vue "tartare" et "hollando-japonais". Dans sa carte d'Asie de 1696 (échelle macro), une quinzaine d'années auparavant, il avait utilisé le duo toponymique "Mer septentrionale de Japon" [sic] au nord de Honshû et "Mer méridionale de Japon" [re-sic] (36). Dans sa mappemonde de 1705, il ne garde que "Mer Septen.<sup>le</sup> de Japon" (37).

Il faut remarquer cependant que Nicolas de Fer se montre l'un des cartographes français sinon européens les plus pointilleux quant à la dénomination des espaces maritimes. Sur sa carte de 1713, par exemple, il place un petit texte expliquant ce qu'on doit entendre par "mer Pacifique" et quel espace celui-ci occupe en latitude.

---

(30) Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société des gens de lettres (1765), Neufchastel, tome VIII.

(31) "Carte des Indes et de la Chine", BnF : GeDD2987 (6808). Reproduite dans Kish (1947), p. 111.

(32) "Mappe-monde dresse sur les observations de Mrs de l'Academie Royale des Sciences et quelques autres et sur les memoires les plus recens" (Paris, 1700), BnF : GeGC1246 (9). Reproduite in Pelletier 2000, p. 286.

(33) "L'Asie dresse sur les observations de l'Academie Royale des Sciences et quelques autres, et sur les memoires les plus recens", Amsterdam, 1708. Reproduite in Kapitza, II, p. 45.

(34) "Hemisphere septentrional pour voir distinctement les Terres Arctiques" (Paris, 1714), BnF : GeCC1246 (9). Reproduite dans Kish (1980), p. 172.

(35) "Carte de la Mer du Sud et de la Mer du Nord" (Paris, 1713), BnF.

(36) "L'Asie ou tous les points principaux sont placez sur les Observations de Mrs de l'Academie Royale des Sciences" [sic], BnF : GeDD2987B (6472).

(37) "Mappemonde, ou Carte générale de la Terre", BnF : GeDD2078 (2). Reproduite in Sandler (1905), tafel IV.

Comment considérer cette nouveauté "française" chez Guillaume Delisle ("Mer Orientale ou Mer de Corée", 1705) ?

- S'agit-il d'une démarche faite d'eux-mêmes par l'auteur et ses épigones pour placer plus précisément une expression proche ("océan" ou "mer" "oriental") (première hypothèse) ?
- Intègre-t-elle les nouvelles connaissances et la nouvelle disposition toponymique fournie par ce qu'on peut appeler la "filière russe" (Ides, Witsen) (deuxième hypothèse) ?
- Ou bien est-elle issue d'une information recueillie auprès de Coréens évoquant leur Tonghae ou "mer de l'Est" (troisième hypothèse) ?

L'allusion de Nicolas De Fer à la façon dont les "Tartares", qualifiaient d'"orientale" cette mer va dans le sens de la troisième hypothèse mais les éléments, insuffisants, ne sont pas concluants. Car à l'époque, le terme de "Tartares" désigne aussi bien les habitants du nord-est de la Chine, comme les Mandchous, que les peuplades de Sibérie mais pas, a priori, les Coréens qui demeurent de toute façon encore mal connus des Européens.

Dans ses écrits, Guillaume Delisle montre qu'il accédait aux cartes japonaises de l'époque mais qu'il reste critique. D'après George Kish, il est peu probable qu'il connaissait les informations recueillies par l'explorateur De Vries en 1643, cartographiées par De Graaf et consignées au secret dans les archives de la V.O.C. <sup>(38)</sup>. Par contre, la filière française a bénéficié des travaux de la puissante famille de cartographes flamands des Janszoon (les Blaeu, Hondius, Mercator...). Or, comme nous l'avons vu, la carte du Japon et d'Ezo ("Nova et accurata Iaponiae terrae Essonis") de Jan Janszoon (ca 1630) mentionne "Oceanus chinensis", tant pour la mer du Japon que pour l'océan Pacifique <sup>(39)</sup>.

On peut donc supposer, au vu du contexte cartographique de l'époque, qu'il s'agit au moins de la première hypothèse, et considérer que les cartographes français se plaçaient à l'échelle méso sinon macro de la façade eurasiatique du Pacifique. Mais d'autres éléments confortent la deuxième hypothèse de la "filière russe" et font apparaître une quatrième hypothèse, mélangée à la précédente, le rôle de la filière sino-jésuite.

L'utilisation de "mer de Corée" par Guillaume Delisle est importante car elle sera reprise plusieurs fois, par plusieurs cartes et auteurs tout au long du XVIIIe siècle : les français Joseph-Nicolas Delisle (1750), Philippe Buache (1744, 1754), Jacques-Nicolas Bellin (1735, 1764, 1765), Didier et Gilles Robert de Vaugondy (1749, 1762, 1775), Jean-Denis Janvier (1754), Antide Janvier (1760), Hubert-Félix Jaillot (1792) ; les britanniques John Senex (1711, type Delisle), Hermann Moll (1712), John Green (1741, type D'Anville), Emmanuel Bowen (1744, 1747, 1752), Robert Sayer (1794), John Arrowsmith (1794, 1798) ; l'italien Zatta (1785, type Bellin).

On doit souligner que Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (1697-1782), dont la principale source

---

<sup>(38)</sup> KISH George (1947), p. 109.

<sup>(39)</sup> Reproduite dans Kish (1947), fig. 5 p. 108 et (1980), planche 79, archivée à la Bibliothèque Nationale (Paris), GeCC1270 (119).

d'information est jésuite, n'adopte pas le toponyme de "mer de Corée", ni celui, d'ailleurs, de "mer du Japon" <sup>(40)</sup>. C'est un fait significatif car il s'agit certes d'un cartographe "de cabinet" mais aussi d'un géographe particulièrement important et éminent du XVIII<sup>e</sup> siècle, nommé "premier géographe du roi" à la mort de Buache. Plus généralement, D'Anville rechigne à nommer les mers, et ses cartes apparaissent ainsi étonnamment aérées. Cette pratique est poursuivie par son héritier spirituel, l'ingénieur hydrographe de la marine Rigobert Bonne (1727-1794), au moins pour la mer du Japon, si ce n'est pour d'autres endroits <sup>(41)</sup>.

Le nom de "mer de Corée" ("mare coreanum") apparaît pour la première fois en 1690 sur une carte européenne comme toponyme unique (le cas de Dudley étant à part car donnant aussi d'autres toponymes à d'autres endroits de cette mer, cf supra). Il s'agit de deux cartes du jésuite belge Antoine Thomas (1644-1709) qui vivait à Pékin (1685-1709) et qui étudia aux côtés d'un autre jésuite cartographe flamand, Ferdinand Verbiest (1623-1688), en Chine depuis 1658 <sup>(42)</sup>. Pourquoi ce nouveau choix ?

Les sources d'Antoine Thomas sont multiples. Chinoises, bien sûr, et jésuites locales. Celles-ci consistent essentiellement dans une amélioration successive des cartes établies par Matteo Ricci (1584, 1602, 1603), Giulio Aleni (1623), Francesco Sambiasi (1648), Martino Martini (1655) ou Ferdinand Verbiest (1674), qui reprennent aussi les informations publiées par les Blaeu <sup>(43)</sup>. De toutes ces sources, aucune ne nomme la mer du Japon, sauf Ricci et la carte de Jan Janszoon de 1630 avec son "Oceanus chinensis" élargi.

Antoine Thomas, qui, par ailleurs, on l'a vu, évoque Kangxi parlant de "mer orientale", a-t-il été influencé dans sa toponymie de "mer de Corée" par d'autres cartographes comme les Hollandais Isbrandt Ides, qui a séjourné à Pékin, ou Nicholaas Witsen, qui a séjourné en Russie ? Ou encore par les cartographes travaillant auprès des Russes comme Nikolai Spathary-Milesku et le jésuite George David ? C'est fort possible dans la mesure où Verbiest et Thomas avaient noué des contacts avec des émissaires russes. Il est confirmé qu'une carte russe, utilisée lors des négociations du traité de Nerchinsk (1789) pour établir la frontière sino-russe, a servi par la suite aux cartographes sino-jésuites et chinois, y compris à Antoine Thomas pour sa carte de 1690 (Bagrow 1952, p. 90)

On ignore de quelle carte russe s'agit-il. Mais la carte de Spathary (1678), qui est la plus probable dans ce cas, ou son assimilée, ne nomme pas la mer du Japon. Celle de David n'a pas été retrouvée. Quant à la

---

<sup>(40)</sup> "Carte Générale de la Tartarie Chinoise" (Paris, 1732), BnF : GeDD2987B (7270). Cf également archives de the Ayer Collection, the Newberry Library, Chicago, Ayer 135 A6 1737, map n° 37, reproduite dans Ledyard (Harley & Woodward 1994), p. 300.

<sup>(41)</sup> Par exemple : "Atlas moderne, ou collection de cartes" (1762) ; "L'Asie" (1776) ; "Atlas de toutes les parties connues du Globe terrestre" (1776) ; "L'Empire de la Chine d'après l'Atlas Chinois avec les Isles du Japon" (1776) ; "Empire de la Chine, Rme. de Corée et Isles du Japon" (1780) ; "Carte de l'Empire de la Chine, de la Tartarie Chinoise et Royaume de Corée : avec les Isles du Japon" (1787). Dans certaines de ces cartes, Rigobert Bonne mentionne "Océan Oriental" pour l'espace maritime allant de Hainan à l'archipel Ogasawara (1776, 1787).

<sup>(42)</sup> "Tartarias Imago" et "Tabula geographica Orientis". Reproduite in Florovski (1951). Archives de la Compagnie de Jésus à Rome.

<sup>(43)</sup> WALRAVENS Hartmut (1991) : "Father Verbiest's Chinese world map (1674)". *Imago Mundi*, 43, p. 31-47.

carte d'Ides (1687), elle écrit "Sinesee zee" <sup>(44)</sup>. Celle de Witsen (1692), qui s'appuie sur le récit de l'expédition du navire hollandais du Breske (1643), évoque la "mer Orientale ou du Japon" (en français) à l'emplacement de l'actuelle mer du Japon <sup>(45)</sup>.

La carte d'Antoine Thomas est-elle tombée dans les mains du très bien informé Guillaume Delisle ? C'est fort probable. Toujours est-il que sur sa "Carte des Indes et de la Chine" de 1705, Guillaume Delisle mentionne, comme nous l'avons vu, "Mer orientale ou Mer de Corée". Bien que lui-même change parfois de nomenclature, ses collègues ou successeurs de la cartographie française gardent la toponymie de "mer de Corée", comme Philippe Buache (1700-1773), son neveu, Jacques Nicolas Bellin (1703-1772), Gilles Robert de Vaugondy (1688-1766) ou comme son frère Joseph Nicolas Delisle (1688-1768).

Peut-on accorder un crédit total aux Delisle et à leurs épigones ? Guillaume Delisle est salué par beaucoup comme l'un des plus importants cartographes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est représentatif du savant - astronome, féru en mathématiques - allant sur le terrain, si possible, reconnu par ses pairs comme par ses commanditaires (Guillaume est nommé à l'Académie des Sciences en 1702). Mais les Delisle-Buache, jusqu'au descendant Jean-Nicolas Buache de la Neuville (1741-1825) qui participa à la préparation du voyage de La Pérouse, ont perdu beaucoup de temps dans certains dossiers : ainsi la question pendante des mythiques "mer de l'Ouest" et du "passage du Nord-Ouest" <sup>(46)</sup>, ainsi l'interrogation sur le caractère insulaire du Japon <sup>(47)</sup>.

Sur ce second point, qui nous concerne, Guillaume Delisle va se montrer étonnamment borné malgré toutes les preuves contraires. Certes, l'insularité d'Ezo/Hokkaidô n'était pas encore clairement reconnue des observateurs ou des explorateurs européens, ce qui alimenta d'ailleurs une célèbre polémique entre plusieurs protagonistes de la géographie française (Bellin, Castel, D'Anville) au cours des années 1736-37 <sup>(48)</sup>. Mais Guillaume Delisle va plus loin. Il conteste même la réalité du détroit de Tsugaru et donc la discontinuité insulaire entre Honshû et Ezo/Hokkaidô. Johann-Caspar Scheuchzer, le traducteur, le présentateur et l'introducteur de la célèbre "Histoire du Japon" du médecin westphalien Engelbert Kaempfer (1651-1716) qui a séjourné au Japon grâce à la V.O.C. (1690-1692), s'emploie à le réfuter. Modèles de démonstration scientifique rigoureuse, ses arguments avancés en 1727 vont s'avérer décisifs <sup>(49)</sup>. Guillaume Delisle s'incline finalement sur ce point au cours des années 1730.

### **5. Une "filière franco-russe" ?**

On peut se demander en quoi Joseph-Nicolas Delisle (1688-1763) a pu influencer son frère Guillaume dans ses choix toponymiques. En effet, il a longtemps résidé en Russie comme cartographe auprès du tsar, de 1726 à 1747 (Isnard 1915). Lors de son passage à Paris, Pierre le Grand avait visité l'atelier des Delisle

---

<sup>(44)</sup> BAGROW Leo (1952).

<sup>(45)</sup> Reproduite dans Teleki.

<sup>(46)</sup> LAGARDE Lucie (1989).

<sup>(47)</sup> BROU Numa (1975), p. 168-169.

<sup>(48)</sup> Sur cette polémique, cf Brou (1975) p. 170-172.

<sup>(49)</sup> KAPITZA (1990), II, p. 183-185.

et n'avait eu de cesse de faire venir l'un de ces cartographes français. Ce qui ne put se réaliser que peu de temps après sa mort lorsque la tsarine qui lui succède invite et accueille Joseph-Nicolas.

Celui-ci est au cœur même des informations géographiques de l'empire de Russie, des explorations qui s'effectuent, des nouvelles cartes (Spathary-Milescu, Witsen, Kirilov, Spangenberg) et connaissances qui arrivent. Il sert de conseiller à la deuxième expédition de Vitus Béring (1681-1741) dans le nord du Pacifique où disparaît Béring et où meurt du scorbut son demi-frère Louis Delisle de la Croyère (1687-1741). Joseph-Nicolas est également informé des négociations qui s'opèrent entre les émissaires du tsar et ceux de l'empereur chinois, au sein desquels se trouvent en première ligne les jésuites (Gerbillon...) pour le tracé de la frontière sino-russe dans la perspective du fameux et décisif Traité de Nerchinsk (1689). Il s'est procuré la magnifique carte de Chine réalisée par les jésuites sous la direction de Pierre Jartoux (1687-1720) de 1708 à 1718, et “ *en eut probablement connaissance avant d'Anville qui devait la reproduire en 1736 dans la "Description de la Chine" du P. Du Halde*” (Isnard 1915, p. 76).

Des polémiques ont éclaté de son temps et se poursuivent de nos jours parmi certains chercheurs quant à l'attitude de Joseph-Nicolas Delisle dans la diffusion vers l'extérieur des informations privilégiées qu'il détenait. L. Breitfuss (1937) reprend ainsi l'accusation de "déloyauté" sinon d'espionnage portée par ses détracteurs de l'époque. Albert Isnard (1915) rappelle de son côté que le contrat passé entre J-N Delisle et le gouvernement russe, qui fit même l'objet d'un traité (le 8 juillet 1725), stipule bien que l'impétrant reste entièrement libre de se livrer aux observations astronomiques désirées et de les envoyer à l'Académie des sciences de Paris <sup>(50)</sup>.

Jalousie des rivaux (Kirilov, Schumacher...) et des bureaucrates de la cour tsariste, où la langue française était pourtant employée couramment et où les autres nationalités étaient nombreuses (Suédois, Danois, Allemands, Polonais...) ? Manque de diplomatie de la part de Delisle ? Lecture nationaliste des choses a posteriori ? Toujours est-il que certains membres du gouvernement russe se sont offusqués quand ils ont découvert que des informations géographiques russes et sibériennes paraissaient en dehors de la Russie auprès du grand public, notamment dans "La Description (...) de la Chine de Du Halde (1735, cf supra). Ce monumental ouvrage, grand succès de librairie maintes fois réédité tant en France qu'à l'étranger (1736 à La Haye, 1736 en anglais, 1747 en allemand, 1774 en russe...), inclut en particulier des nouvelles cartes de Chine et de Tartarie réalisées par Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (cf supra) via des informations rapportées des jésuites de Pékin mais aussi de Joseph-Nicolas Delisle.

Les informations et toute la documentation que Jacques-Nicolas rapporte de son séjour de Russie, qu'il quitte un peu dépité en 1747, lui permettent notamment de présenter à l'Académie des sciences à Paris puis de publier en 1750, en collaboration avec Philippe Buache, son neveu par alliance, une "Carte des nouvelles découvertes au nord de la Mer du Sud", représentant la Sibérie, la Tartarie chinoise, le Pacifique Nord, l'Amérique du nord et une grande partie de l'Amérique centrale <sup>(51)</sup>. Cette carte est contestée par

---

<sup>(50)</sup> BnF, ms fr. 9678, p. 30.

<sup>(51)</sup> Reproduction de la carte de Delisle-Buache de 1750 p. 92 et de G. F. Müller p. 96 in Breitfuss (1937), in Kapitza (1990), II, p. 469. La carte de Delisle-Buache est rééditée dans un mémoire de Joseph-Nicolas

l'historien russo-allemand Gerard Friedrich Müller dans un pamphlet de 1753, auquel répliqua Buache en 1754.

Nonobstant cette polémique qui ne touche pas notre question, on remarque que, sur cette carte, Delisle et Buache emploient encore "mer de Corée" pour la mer du Japon. Faut-il voir dans cet usage une influence des découvertes faites sous l'égide de la cour russe ? Ce n'est pas forcément le cas, car les cartes qui en ont résulté, et qui sont à notre disposition, n'ont pas une toponymie homogène sur ce point : "mer orientale ou du Japon" chez Witsen (1692), rien chez Ides (1704), "Japanse Zee" chez Abraham Maas (St-Petersburg, 1727) <sup>(52)</sup>, rien chez Gerard Friedrich Müller (1742, 1754). Mais il ne faut pas oublier que le choix "mer de Corée" avait été fait par son frère aîné, Guillaume, dès 1705 (cf supra). Jacques-Nicolas et Buache l'ont finalement entériné.

## 6. Le tournant Reland-Kaempfer-Scheuchzer, et Bellin

La carte d'Adrien Reland (1676-1718) réalisée en 1715 est la première d'une série qui va relancer la nomenclature en "mer du Japon" du côté de la cartographie et de la géographie germano-hollandaise, avec ses répercussions sur la cartographie des autres pays dont la France. Elle désigne en effet la mer située au sud de Honshû-Shikoku (= l'océan Pacifique) sous le nom de "maris japonici pars" (soit "mer du Japon" sur une copie française de 1716) <sup>(53)</sup>. Mais elle n'écrit rien sur l'espace qui nous concerne.

La carte "isola del Giappone e penisola di Corea" du jésuite Vincenzo Coronelli, qui travaille pour les Français, qui lui est pratiquement contemporaine puisqu'elle est éditée à Venise en 1696, offre une approche similaire <sup>(54)</sup>. Elle indique en effet "mare del Giappone" pour l'océan Pacifique, tout en désignant la mer du Japon par "mare della China".

Le rôle de Reland est important, pour plusieurs raisons. C'est un orientaliste français très compétent qui travaille auprès des Hollandais, dont il reçoit beaucoup d'informations, en particulier du Japon via la V.O.C. à Dejima. Il s'appuie sur des sources locales, comme nous le disent eux-mêmes le titre et une partie du colophon : "L'Empire du Japon, tiré des Cartes des Japonnois", "*cette Carte a été copiée exactement sur une pareille faite par les Japonnois c'est pourquoi on n'y a rien changé*". Ces sources japonaises sont nouvelles. Elles innovent par rapport aux documents qui avaient alimenté les cartographes de la filière portugaise, vaticane ou sino-jésuite du XVI<sup>e</sup> siècle, d'où leur importance pour les Européens. D'après les géographes japonais, il s'agit de cartes du japonais Ishikawa Ryûsen ("Honchô zukan kômoku" de 1687 selon Oda Takeo ; "Nihon kaizanchôriku zu" de 1691 selon Akioka Takejirô et Yamashita Kazumasa).

---

Delisle en 1752, puis dans "L'Encyclopédie" de D'Alembert / Diderot, ce qui lui vaut ipso facto une bonne notoriété.

<sup>(52)</sup> Nieüwe Kaarte van de Oostkusten van Groot Tartarie" (St-Petersburg, 1727), BnF : GeB2369.

<sup>(53)</sup> BnF : 7613, GeDD 2987 (7437). Reproduite dans Kish (1947), fig. 1 p. 102. Copie de Jean-Paul Bignonio, en couleur in "Nihon no shizen" (1988) vol. 10, p. 25, avec erreur de légende. Plusieurs reproductions in Kapitza (1990) II, Abb. 38, 42, 49.

<sup>(54)</sup> Dédiée au jésuite français Fontaine. BnF : GeC3060.

Mais celles-ci, conformément à la tradition japonaise, ne mentionnent aucun toponyme marin <sup>(55)</sup>.

L'appellation "mer du Japon" ressortit donc de Reland, probablement sous l'influence des filières antérieures vaticane (Ricci, Blancus, Dudley), hollandaise (Witsen, Ottens, Schenk), qui utilisent beaucoup ce toponyme, même pour un autre espace, et d'une partie de la filière française (De Fer, Coronelli), qui ont aussi placé le toponyme "mer du Japon" au sud de Honshû. A noter que le terme de "pars" (partie) laisse supposer, chez Reland, que la mer du Japon s'étend plus qu'il ne l'indique.

Les cartes de Reland vont être appréciées, et influentes. Delisle en prend connaissance et les apprécie. Celle du Japon est publiée dans un ouvrage qui va connaître la notoriété, le "Recueil de voyages au Nord" chez Jean-Frédéric Bernard (Paris, 1716, en français) et dans l'"Atlas historique, ou nouvelle introduction à l'histoire" de Nicolas Gueudeville (1650-1720) (Amsterdam, 1719, en français). Elle a peut-être influencé la cartographie du Japon de Kaempfer (cf infra), mais, d'après Walter Lutz, ce n'est pas sûr (Walter Lutz 1994, p. 61-68).

Les cartes de Reland sont abondamment copiées ou recopiées (Mattheus Seutter, 1720, 1737 ; Henri Abraham Chatelain 1719 ; Jonas Korte 1729 ; Isaak Tirion 1728, 1740). Mais leur nomenclature évolue. L'Autrichien Georg Mattheus Seutter (1678-1757), élève de Johann Baptiste Homann, la modifie. Il reste d'abord fidèle à Reland, mentionnant "Maris Japonicum Pars" (1720) au sud de Honshû. Puis il choisit et place "Mer du Nord du Japon" ("Regni Japoniae Nova Mappa Geographica" 1730, 1737, 1740) au nord de Honshû (avec "Mer des Indes Orientales" au sud). Ses copieurs reproduisent ce deuxième choix : Isaak Tirion à Amsterdam (1728, c. 1740) qui inscrivent "De Noord Zee van Japan" ("Mer du Nord japonaise") (et "De Oostindische Zee" pour l'océan Pacifique) <sup>(56)</sup>, ainsi que Jonas Korte.

Seutter s'est inspiré de Reland ainsi que de Scheuchzer, et Tirion de tous les précédents. Certes la carte du Japon de 1729 de Engelbert Kaempfer, qui souligne dans son "Histoire du Japon" bien connaître les cartes japonaises grâce à son séjour au Japon (1690-1692) et qui possède notamment certaines des cartes d'Ishikawa Ryûsen qui ont inspiré Adrien Reland, ne dénomme aucune mer <sup>(57)</sup>. Il en va de même pour celle de son traducteur J. G. Scheuchzer de 1727 autour du bloc centralinsulaire, mais un cartouche consacré au Kamchatka appelle cependant "mare japonicum" les eaux situées à l'est de cette péninsule <sup>(58)</sup>. Les cartographes germano-hollandais ont donc repris et prolongé les choix toponymiques que leurs prédécesseurs avaient déjà opérés en privilégiant l'appellation mer du Japon sur l'emplacement actuel.

Jacques-Nicolas Bellin s'est probablement inspiré de Reland et, assurément de Kaempfer/Scheuchzer, en particulier de l'une de leurs premières moutures manuscrites, à l'instar, quelques années plus tard de

---

<sup>(55)</sup> Akioka n° 51 (Ishikawa Ryûsen) et n° 52 (Mattheus Seutter). Oda (1973), p. 277 et n° 7, en couleur, des annexes. Yamashita publie une version ultérieure de la carte d'Ishikawa Ryûsen de 1691 (p. 49).

<sup>(56)</sup> LUTZ Walter éd. (1994). Carte de 1740 également dans Kish (1947), fig. 14 p. 118.

<sup>(57)</sup> Reproduite dans : *Doitsujin no mita Genroku jidai Kemperu-dono* (M. Kaempfer et l'époque Genroku vu par un Allemand). Osaka, 1991, Kokuritsu minzokugaku hakubutsukan, 170 p., fig. 16 p. 43, en couleur.

<sup>(58)</sup> SCHEUCHZER Jean-Gaspar (1729) : Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'Empire du Japon. 1ère édition française. Reproduite dans Kish (1947), p. 116, fig. 12. En couleur dans "*Nihon no shizen*", vol. 10, p. 26.

Philippe Buache (1752)<sup>(59)</sup>. Le manuscrit en question correspond à la carte publiée par Hans Sloane, le collectionneur londonien qui récupéra les archives de Kaempfer<sup>(60)</sup>. Bien que Kaempfer et Scheuchzer soient protestants et qu'il tire des jésuites la plupart de ses informations, Bellin abandonne la filiation cartographique jésuite Blancus-Moreira au profit de ces nouvelles informations. Son éditeur jésuite Pierre-François-Xavier de Charlevoix (1682-1761) ne lui en tient pas rigueur<sup>(61)</sup>.

La "Carte de l'Empire du Japon" de Bellin (1735) reprend la disposition duelle chère à la "filière française" mais utilise d'autres toponymes : "Mer du Japon" pour l'océan Pacifique et "mer de Corée", nommée deux fois, pour l'actuelle mer du Japon<sup>(62)</sup>. Sa carte de 1752, "Carte des Isles du Japon, Terre de Jesso et Pays voisins", ne conserve plus que l'une des deux désignations de la "mer de Corée", celle qui est placée à l'Ouest, à la hauteur du détroit de Tsushima, entre l'extrémité occidentale de Honshû et l'archipel Oki<sup>(63)</sup>. De même sur sa carte de 1764, extraite de son "Petit Atlas Maritime"<sup>(64)</sup>. Mais la désignation placée à l'Est a disparu. On peut voir dans ce choix toponymique l'influence de Delisle (pour "mer de Corée" au nord de Honshû) et de Reland (pour "mer du Japon" au sud).

Cette carte du Japon de Bellin “ *reste extrêmement influente durant tout le reste du XVIIIe siècle, apparaissant aussi dans des éditions anglaises, hollandaises et italiennes* ” (Walter 1994). Elle accompagne aussi les livres de Pévrost en français, et ceux qui sont traduits en allemand, néerlandais, italien et danois. Bellin est pourtant très critiqué par ses contemporains comme par des analystes actuels qui lui reprochent ses approximations, ses erreurs, et son lucre.

Sous réserve d'inventaire, on peut déjà relever que Jacques-Nicolas Bellin représente en France le prototype d'une nouvelle catégorie de cartographes, puisqu'il est le premier, en 1741, à recevoir le titre (rémunéré) d'ingénieur hydrographe de la marine, avant la fondation de l'Académie de marine en 1752 qui intervient près d'un siècle après celle de l'Académie des sciences en 1666. Technicien maritime, il entre ainsi en rivalité, sinon en opposition, avec les géographes de cabinet du type d'Anville aussi bien qu'avec les cartographes astronomes du type Delisle. En outre, Bellin se montre libre de ses liens privilégiés avec les jésuites puisque sur la question des îles du Nord du Japon, il leur préfère les sources russes et les informations de Vitus Béring, de même qu'il a préféré les informations de Kaempfer/Sloane/Scheuchzer.

La "Carte de l'Empire du Japon" (1750) de Gilles Robert de Vaugondy (1688-1766), qui est inspirée

---

<sup>(59)</sup> "Extrait d'une Carte Japonaise de l'Univers apportée en Europe par Kæmpfer et déposée dans le cabinet de feu Mr. Han-Sloane président de la Société royale de Londres", in "L'Encyclopédie" (D'Alembert/Diderot).

<sup>(60)</sup> "Karte von Japan", The British Library, The Manuscript Collections, Add. Ms 5232 fol. 161. Reproduite in "*Doitsujin no mita Genroku jidai Kemperu-dono*" (1990), 168 p., n° 25.

<sup>(61)</sup> La "Carte de l'Empire du Japon" est déjà réalisée par Jacques-Nicolas Bellin en 1735. Elle est rééditée par De Charlevoix dans son "Histoire et description générale du Japon" (Paris, 1736 ; 2e éd. 1754).

<sup>(62)</sup> Le commentaire inscrit sous le titre précise : “ *Dressée sur les auteurs Japonois, sur les mémoires des Portugais et des Hollandais. Et en particulier sur ceux des RRPP. de la Comp<sup>e</sup>. de Jésus* ”. BnF : GeDD2987 (7441). SHM : port 178, div 1, p 10.

<sup>(63)</sup> "Carte des Isles du Japon, Terre de Jesso et Pays voisins", BnF : 80 C 102 606.

<sup>(64)</sup> "Carte de l'Empire du Japon" in "Petit Atlas Maritime" (Paris, 1764), BnF : GeDD2987 (7442). Reproduite dans Pelletier (2000), p. 287.

par Bellin, garde la disposition duelle. Mais elle y ajoute le principe du doublon toponymique introduit par Robert Dudley un siècle auparavant (cartes de 1646 et 1661), à savoir la double mention "Mer de Corée", le long des côtes orientales de la péninsule coréenne, et "Mer du Japon", le long des côtes San'yô et Hokuriku de Honshû.

En fait, on peut se demander si cette combinaison n'est pas un retour à l'approche en "arc océanique" chère à Nicolas Sanson d'Abbeville. On la retrouve en tout cas sur la "Carte de l'Asie" de Gilles Robert de Vaugondy (extraite de l'"Atlas Universel", Paris, 1775 ; échelle macro), en ce qui concerne les grands espaces maritimes, tandis que le seul "mer de Corée" est préféré pour la mer du Japon. Cette hypothèse est d'autant plus plausible que Gilles Robert de Vaugondy, arrière-petit-neveu de Nicolas Sanson d'Abbeville, hérite (en 1730) du fonds cartographique des d'Abbeville.

Philippe Buache lui-même, pourtant consécuteur de l'approche en "bassin océanique", avec notamment sa fameuse "Carte Physique de la Grande Mer" (1744) qui est la première à esquisser le principe des courbes isobathes et hypsométriques, carte qui mentionne "mer de Corée", rappelons-le, semble brièvement renouer avec cette tradition du siècle précédent puisque sur l'une de ses cartes de 1752 qui paraissent dans l'Encyclopédie de D'Alembert/Diderot, il inscrit "Mer du / Japon" de part et d'autre du nord de Honshû <sup>(65)</sup>.

La toponymie ne semble donc pas définitivement fixée à la fin du XVIIIe siècle.

\*

Il se dégage donc, en gros, les tendances suivantes à propos de la nomenclature de la mer du Japon chez les cartographes européens au XVIIIe siècle :

- Les cartographes hollandais préfèrent l'appellation "mer du Japon". Ils s'inspirent des informations en provenance du Japon et, directement ou indirectement, de la mappemonde de Matteo Ricci.
- Les autres, les français (Delisle, Bellin, Buache, De Vaugondy) et les anglais (Senex, Moll, Bowen) notamment, préfèrent l'appellation "mer de Corée". Ils s'inspirent directement ou indirectement de la filière sino-jésuite postérieure à Ricci, complétée par des influences de la filière russe (Thomas, Delisle).

Le toponyme "mer de Corée" rencontre donc incontestablement du succès auprès de la cartographie européenne entre 1690 et 1750. Mais cela n'efface pas deux autres choix :

- Les cartographes français n'adoptent pas tous la même nomenclature, à l'instar de Nicolas de Fer. On note des variations suivant les écoles (Delisle-Buache, D'Abbeville-D'Anville, Bellin-Robert...), les époques, et au sein des cartographes eux-mêmes. D'Anville, par exemple, qui occupe pourtant une place centrale au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle, ne se prononce pas sur la toponymie de la mer du Japon.

Les variations au sein d'un même géographe s'expliquent par plusieurs facteurs : évolution des connaissances, jeu croisé d'influences multiples, positionnement relatif en fonction de l'échelle (telle mer se retrouve qualifiée de "méridionale" parce qu'elle est en bas de la carte) et, plus globalement, absence d'une nécessité ressentie d'avoir une toponymie unique au cours des XVIIe et XVIIIe siècles.

---

<sup>(65)</sup> "Carte des nouvelles découvertes dressée par Phil. Buache Pr. Géogr? du Roi présentée à l'Acad? des Sciences le 9 Aout 1752 et approuvée dans son assemblée du 6 Septembre suivant" [sic].

- Il ne faut pas non plus oublier que le toponyme "mer de Corée" n'est pas systématiquement employé, loin de là, y compris chez les Russes. John Thornton (1704), Afanasiy Shestakov (1726) ou Gerard F. Müller (1754) ne mentionnent rien. La carte du russe J. K. Kirilov de 1730, utilisée par Martin Spangberg dans son exploration du littoral sibérien en 1739 et probablement fondée sur les travaux de Joseph Nicolas Delisle, ne donne aucun toponyme pour l'espace de la mer du Japon <sup>(66)</sup>.

Les choix des Hollandais vont rétroagir sur ceux des cartographes japonais dans le cadre des échanges entre *rangaku* et Japon. Car les Hollandais présents à Dejima vont logiquement diffuser au Japon des cartes en priorité publiées en Hollande, faites par des cartographes hollandais, bien sûr, (Joan Blaeu, Willem J. Blaeu, Gerard & Leonard Valck), mais aussi des cartes étrangères publiées ou recopiées en Hollande (chez Covens & Mortier, par exemple), en particulier des cartes françaises qui sont très appréciées au XVIII<sup>e</sup> siècle (Renard, Sanson...).

Ainsi, la première mappemonde japonaise de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à être influencée par la *rangaku*, la "Yochi zenzu" (1792) de Shiba Kôkan (1747-1818), s'inspire-t-elle d'une carte d'Alexis-Hubert Jaillot (1639-1712) qui est elle-même une révision de la Mappemonde des Hémisphères orientaux et occidentaux de Guillaume Sanson <sup>(67)</sup>. L'introduction au Japon, un peu plus tard, au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle d'autres cartes européennes provenant d'autres pays et cartographes, comme celles de Aaron Arrowsmith, qui adoptent parfois d'autres nomenclatures, va contribuer à démultiplier ce qu'on peut appeler "l'offre toponymique", à varier les choix et donc à créer une certaine confusion au Japon, ainsi qu'entre le Japon et l'Europe.

Le périple de La Pérouse va constituer un tournant dans ce domaine. Première expédition de l'Occident à sillonner les eaux de l'actuelle mer du Japon (1787), elle a, de ce fait, d'importantes répercussions sur la cartographie et la toponymie qui transcrit ses résultats. L'"Atlas du voyage de La Pérouse" de 1787 mentionne "mer du Japon" sur un espace qui va de l'actuel détroit de Corée jusqu'au détroit de Tsugaru. Sa "Carte générale des découvertes dans les mers de Chine et de Tartarie" publiée en 1798 en fait autant. Le toponyme de "mer du Japon" va dès lors s'inscrire dans la durée internationale.

Il semble, d'après quelques recherches déjà effectuées, que ce choix de toponyme "mer du Japon" avait, cependant, déjà été entériné par les géographes français concernés avant même le départ de La Pérouse... Mais sur quelles bases, et pourquoi l'a-t-il emporté ? C'est l'objet de la suite de cette recherche...

Philippe PELLETIER  
Saint-Etienne, juillet 2002.

---

<sup>(66)</sup> HARRISON John A. (1950) op. cit., p. 260-261. Carte de Kirilov reproduite p. 261.

<sup>(67)</sup> Les frères Sanson, Guillaume († 1703) et Adrien († 1718), fils de Nicolas, et leur éditeur Alexis-Hubert Jaillot ont passé, probablement au cours de l'année 1691, un contrat avec l'éditeur cartographe d'Amsterdam Pierre Mortier.

## Bibliographie contemporaine

- AKIOKA Takejirô (1955) : *Nihon chizu shi* (Histoire des cartes du Japon). Tôkyô, Kawade Shobô, 224 p.
- ALLEN Phillip (1993) : L'Atlas des Atlas, le monde vu par les cartographes. Brepols, 164 p. (éd. or. 1992).
- BAGROW Leo (1937) : "Ivan Kirilov, Compiler of the First Russian Atlas, 1689-1737". *Imago Mundi*, II, p. 78-82.
- BAGROW Leo (1952) : "The first Russian Maps of Siberia and their Influence on the West-European Cartography of N.E. Asia". *Imago Mundi*, IX, p. 83-93.
- BAGROW Leo (1954) : "Semyon Remezov - a Siberian Cartographer". *Imago Mundi*, IX, p. 111-120.
- BAGROW Leo, SKELTON R. A. (1973) : *Kartographie*. Berlin, Safari-Verlag, 594 p. Trad. anglaise : Cambridge, Harvard U. P., 1964 ; nouvelle édition augmentée : Chicago, Precedent Publishing, 1985.
- BERNARD Henri (1935) : "Les étapes de la cartographie scientifique pour la Chine et les pays voisins (depuis le XVIe jusqu'à la fin du XVIIIe siècle)". *Monumenta Serica*, I, p. 428-477.
- BREITFUSS L. (1937) : "Early maps of North-Eastern Asia and of the lands around the North Pacific - Controversy between G. F. Müller and N. Delisle". *Imago Mundi*, II, p. 87-99.
- BROC Numa (1975) : *La Géographie des Philosophes - Géographes et Voyageurs français au XVIIIe siècle*. Paris, Ophrys, 600 p. 51ère éd. : 1972).
- BROC Numa (1986) : *La géographie de la Renaissance (1420-1620)*. Paris, Bibliothèque Nationale, Comité des travaux historiques et scientifiques, 264 p.
- BROC Numa (1989) : "Deux géographes "révolutionnaires" : Philippe Buache et Jean Nicolas Buache de la Neuville". 114e Congrès national des sociétés savantes, Paris, *Géographie*, p. 6-13.
- BROECKE Marcel P.R. van den (1996) : *Ortelius Atlas maps - An illustrated guide*. Wetrenen, HES, 312 p.
- CAHEN Gaston (1911) : *Les cartes de la Sibérie au XVIIIe siècle - Essai de bibliographie critique*. Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires, Paris, Imprimerie Nationale, 546 p.
- CAMPBELL Tony (1967) : *Japan : European printed maps to 1800*. The Map Collector's circle, London, Durrant house, 22 p. + XXVIII cartes.
- CORDIER Henri (1912) : *Bibliotheca japonica - Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire japonais - rangés par ordre chronologique jusqu'à 1870*. Paris, Imprimerie Nationale, 768 p.
- CORTAZZI Hugh (1983) : *Isles of Gold : antique maps of Japan*. Tôkyô, Weatherhill.
- DAY John D. (1995) : "The search for the origins of the Chinese manuscript of Matteo Ricci's maps". *Imago Mundi*, 47, p. 94-117.
- DEHERGNE Joseph (1973) : *Répertoire des Jésuites de Chine de 1552 à 1800*. Paris, Letouzey & Ané (Roma Institutum Historicum S.I.), 430 p.
- ELLIOTT Mark C. (2000) : "The limits of Tartary : Manchuria in Imperial and National Geographies". *The Journal of Asian Studies*, 59-3, p. 603-646.
- FLOROVSKY Anthony (1951) : "Maps of the Siberian route of the Belgian jesuit, A. Thomas (1690)".

Imago Mundi, VIII, p. 103-108.

- FUCHS Walter (1935) : "Materialen zur Kartographie der Mandjuzeit". Monumenta Serica, I, p. 386-427.
- HUBBARD Jason C. (1994) : "The map of Japan engraved by Christopher Blancus, Rome, 1617". Imago Mundi, p. 84-99.
- ISNARD Albert (1915) : "Joseph-Nicolas Delisle, sa biographie et sa collection de cartes géographiques à la Bibliothèque Nationale". Comité des travaux historiques et scientifiques, bulletin de la section de géographie, XXX, p. 34-124.
- JEONG Sang-Woon (1974) : "Geography and cartography". Science and technology in Korea - Traditional instruments and techniques. Cambridge, MIT Press, 388 p., p. 273-315.
- KAPITZA Peter (1990) : Japan in Europe - Texte und Bilddokumente zur europäischen Japankenntnis von Marco Polo bis Wilhelm von Humboldt. Vol II. München, Iudicium Verlag, 1026 p.
- KEUNING Johannes (1954) : "Nicolaas Witsen as a cartographer". Imago Mundi, p. 95-110.
- KISH George (1947) : "The cartography of Japan during the middle Tokugawa era : a study in cross-cultural influences". Annals of the Association of American Geographers, XXXVII-2, p. 101-119.
- KISH George (1980) : La carte : image des civilisations. Paris, Seuil, 292 p.
- KITAGAWA Kay (1950) : "The map of Hokkaidô of G. de Angelis, ca 1621". Imago Mundi, VII, p. 110-114.
- KLEMP Egon (1989) : Asien auf Karten von der Antike bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts. Weinheim, 288 p.
- Kokuritsu minzokugaku hakubutsukan éd.(1991) : *Doitsujin no mita Genroku jidai Kemperu-dono* (M. Kaempfer et l'époque Genroku vue par un Allemand). Osaka, 170 p.
- KRAMP F. G. (1897) : Remarkable maps of the XVth, XVIth & XVIIth centuries reproduced in their original size. In-fol.
- LACH Donald F., VAN KLEY Edwin L. (1993) : Asia in the Making of Europe - Volume III, a century of advance. University of Chicago Press, 594 p.
- LAGARDE Lucie (1989) : "Le passage du Nord-Ouest et la mer de l'Ouest dans la cartographie française du 18e siècle, contribution à l'étude de l'œuvre de Delisle et Buache". Imago Mundi, p. 19-43.
- LAGARDE Lucie (1996) : "Philippe Buache (1700-1773), cartographe ou géographe ?" Terres à découvrir, terres à parcourir - Exploration et connaissance du Monde, XIIe-XIXe siècles, Chambard Antoine et Lecoq Danielle dir., Paris, L'Harmattan, 374 p., p. 146-165.
- LEE Chan (1991) : *Han'guk ûi kochido* ("Cartes anciennes de Corée"). Seoul, Bumwoo-sa (Pûm'usa), 426 p.
- LEWIS Martin (1999) : "Dividing the Ocean Sea". Geographical Review, 89-2, p. 188-214.
- LI Jin-Mieung (1998) : Les îlots Tok-do (Take-shima, Liancourt) d'après les documents occidentaux. Paris, P.A.F., 256 p., en français et en coréen.
- LI Jin-Mieung (1998) : *Tok-do, jiri-sang-ûi jae-palkyôn* (Redécouverte des îlots Tok-do d'un point de vue géographique et historique). Séoul, Sam'in, 248 p.

- LI Jin-Mieung (2001) : "Mer de l'Est ou Mer du Japon, une dénomination controversée". Culture Coréenne, n° 59, 5 p.
- MOLLAT du JOURDAIN Michel, LA RONCIERE Monique de (1984) : Les Portulans - Cartes marines du XIIIe au XVIIe siècle. Fribourg, Office du Livre, 300 p.
- MUROGA Nobuo, NAMBA Matsutarô, UNNO Kazutaka (1973) : Old Maps in Japan. Osaka, Sôgensha, 204 p.
- MUROGA Nobuo (1983) : *Kochizushô - Nihon no chizu no ayumi* (Aperçu de cartes anciennes - Le progrès cartographique du Japon). Tôkai Daigaku Shuppankai, 224 p.
- NORDENSKIÖLD A. E. (1897) : Periplus - An essay of the Early history of charts and sailing directions - Translated from the Swedish original by Francis A. Bather. Stockholm, Nordstadt & Söner, LV cartes, 210 p.
- ODA Takeo (1973) : *Chizu no rekishi* (Histoire des cartes). Tôkyô, Kôdansha, 336 p.
- ODA Takeo (1998) : *Kochizu no hakubutsushi* (Encyclopédie des cartes anciennes). Tôkyô, Kokon Shoin, 352 p.
- PASTOUREAU Mireille (1984) : Les atlas français XVIe-XVIIe siècles. Paris.
- PASTOUREAU Mireille (1988) : Atlas du Monde, Nicolas Sanson d'Abbeville, 1665. Paris, Sand et Conti, 230 p.
- PELLETIER Monique (1997) : "Sciences et cartographie marine". Revue d'histoire maritime - Histoire maritime, Outre-mer, relations internationales, 1-1, n° spécial, octobre, La percée de l'Europe sur les océans vers 1690-vers 1790, Etienne Taillemite et Denis Lieppe dir., Paris, Presses de l'Université de Paris, 304 p., p. 265-291.
- PELLETIER Monique (1998) : "Cartographie et pouvoir sous les règnes de Louis XIV et Louis XV". Terres à découvrir, terres à parcourir - Exploration et connaissance du Monde, XIIe-XIXe siècles, Chambard Antoine et Lecoq Danielle dir., Paris, L'Harmattan, 374 p., p. 112-127.
- PELLETIER Philippe (2000) : "Tumulte des flots entre Japon et Corée - A propos de la dénomination de la "mer du Japon"". Annales de Géographie, 613, p. 279-305.
- ROLAND F. (1919) : "Alexis-Hubert Jaillot, Géographe du roi Louis XIV (1632-1712)". Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Besançon, 78 p.
- SANDLER Christian (1905) : Die Reformation der Kartographie um 1700. München & Berlin, Oldenbur, in-fol.
- TELEKI Paul-Graf (1909) : Atlas zur Geshichte der Kartographie der Japanischen Inseln. Budapest, Hornyànszky, 184 p.
- TORII Yumiko (1993) : "*Kinsei Nihon no Ajia ninshiki*" (Perception asiatique du Japon à l'ère moderne). *Ajia kara kangaeru* (Penser à partir de l'Asie), vol. 1, Hamashita Takeshi et al. éd., Tôkyô Daigaku Shuppankai, 300 p., p. 219-252.
- WALTER Lutz éd. (1994) : Japan, a cartographic vision : European printed maps from the early 16th to the 19th centuries. Munich and New York, Prestel Verlag on behalf of the German East-Asiatic Society, 236 p.

- WHITFIELD Peter (1996) : The Charting of the Oceans : Ten centuries of Maritime maps. The British Library / Pomegranate Artbooks, Rohnert Park, California, 144 p.
- WOODWARD David, HARLEY J. Brian éd. (1994) : Cartography in the Traditional East and Southeast Asian Societies - The History of Cartography, volume 2, book 2, The University of Chicago Press, 976 p.
- WROTH Lawrence (1944) : The Early Cartography of the Pacific. The Papers of the Bibliographical Society of America, 38-2, 270 p. + annexes.
- YAMASHITA Kazumasa (1998) : *Chizu de yomu Edo jidai* (La période Edo lue par les cartes). Tôkyô, Kashiwa Shobô.
- YONEMOTO Marcia (2000) : "Maps and metaphors of the "Small Eastern Sea" in Tokugawa Japan (1603-1868)". *Geographical Review*, 89-2, p. 169-187.
- ZANDVLIET Kees (1998) : Mapping for money - Maps, plans and topographic paintings and their role in Dutch overseas expansion during the 16th & 17th centuries. Amsterdam, Batavian Lion International, 332 p.
  
- I.G.U., The 29th International Geographical Congress, Special session II, Geography and Place names : Political geography of sea Names, The sixth international seminar on the Naming of Seas, special emphasis concerning the "East Sea".